

LE POMPISTE

« Bon, t'es très chiant là! » crie-je à mon fils de huit ans qui joue les DJ épileptiques avec les stations de radio depuis bientôt deux heures. Malin comme il est, il se doute certainement que ma colère n'a rien à voir avec lui, mais plutôt avec le fait que ce week-end, nous « descendons chez Mamie » pour son anniversaire. Aussi fait-il fi de ma remarque.

Que ce soit bien clair, mes rapports avec ma famille sont excellents et je ne souffre pas du syndrome du parisien qui renie ses origines provinciales mais bon sang, ce que je déteste revenir ici ! Trop de mauvais souvenirs accumulés dans ce trou, sûrement. Enfin bref, j'arrête là les violons, on a tous eu une adolescence merdique. Certains plus que d'autres.

L'autoroute cède place aux départementales sinueuses. Il fait tellement moche qu'on pourrait se croire dans les Yvelines, et cerise sur le gâteau, l'aiguille de la jauge d'essence titille la réserve. Par « chance », je connais bien le coin et je fais un crochet par le bled le plus proche pour trouver une station service.

Je roule en direction des pompes désertées, quand je suis frappé par un détail inhabituel : la présence d'un pompiste. Je me rappelle alors vaguement avoir vu un reportage sur le retour de ce genre de petits boulots avec la crise. J'ouvre ma portière et demande l'ancestral « pleins'il-vous-plaît » à l'homme en salopette rouge qui s'avance vers moi tout en lui jetant mes clefs. Quand celui-ci relève la tête, la visière de sa casquette laisse apparaître un visage que je ne reconnais que trop bien. Nos regards se croisent, mon sang se glace puis se sublime, le temps s'arrête. Comme pour bien me faire profiter de mes effroyables retrouvailles. Chacun se demande alors si l'autre l'a reconnu. Et chacun sait pertinemment que la réponse est oui. La voix de mon fils m'extirpe de ma tétanie, et je déguise ma fuite en acte paternel pour l'accompagner aux toilettes. Je presse le pas, entre dans la boutique et jette ma progéniture derrière la porte des hommes pour ne pas qu'il puisse admirer son père tremblant comme une feuille. Je me réfugie ensuite derrière le rayon des chips pour épier la créature maléfique qui tire à bout portant dans le réservoir de ma Nissan Qashqai avec son pistolet à essence. J'ai de nouveau dix ans et je suis terrifié. Même si je réussis à contrôler mes sphincters, toutes ces années à être son souffre-douleur me reviennent en pleine gueule. Sa gueule à lui étant devenue à force un véritable réflexe de Pavlov. L'espace d'un instant, j'envisage d'abandonner voiture et enfant pour décamper par derrière, mais ça ne me semble pas l'attitude d'un bon père de famille. Bordel, je suis un homme d'affaire respecté, avec des dizaines de personnes sous mes ordres, j'ai serré la main de plusieurs ministres, et je suis là, à inonder le bac à sandwichs triangulaires de mes sueurs froides à cause d'un mec que je n'ai pas revu depuis quoi, vingt-cinq ans ? Je l'observe qui essaie de distinguer à l'intérieur, mais à la tête qu'il fait, les reflets sur la vitre doivent jouer en ma faveur. Mon fils profite de mon délire traumatique pour me demander s'il peut acheter « ça » et comme c'est actuellement le dernier de mes soucis, je réponds « oui ». Petit futé, il vient de se faire offrir un jeu vidéo à soixante-dix euros.

Ma Némésis referme le réservoir et je sais qu'il va me falloir affronter le problème. Je suis soudain foudroyé par une évidence : depuis le temps, le destin a redistribué les cartes ! Alors pourquoi n'attraperais-je pas le démon par les cornes ?

A la caisse, je m'applique à bien mettre en évidence mon American Express Gold, ça impressionne toujours, puis je me jette à l'eau.

« Dites-moi, le type là-bas, ce ne serait pas Joël Joyeux par hasard ? demande-je d'un ton faussement innocent.

- Si si, c'est bien lui, vous le connaissez ? » me répond l'employé.

Si je connais cet innommable connard ?! grogne-je intérieurement. Evidemment que je le connais ! C'est l'ordure qui jetait de la boue sur mon plateau repas, qui me tirait dessus au

pistolet à bille dans la cours de récréation, qui enlevait ma chaise au moment de m'asseoir et, grand classique, faisait courir la rumeur comme quoi j'avais un sexe minuscule en plus d'être homosexuel (sans nul doute en réaction à ses propres interrogations sexuelles...). C'est à cause de lui que je maudis mon adolescence et tout ce qui s'y rapporte de près ou de loin.

« Pas vraiment, on était dans le même collège, c'est tout.

- C'est quand même malheureux, ce qui lui est arrivé, lâche l'employé en faisant une moue dépitée. »

Je n'ai pas la moindre idée de ce dont il parle.

« Oui, c'est bien triste, surenchéris-je, dans l'espoir de le voir développer.

- Mais il commence à sortir la tête de l'eau, c'est jamais facile de trouver un travail après un séjour à l'ombre. Heureusement, sa conditionnelle lui donne l'énergie de s'investir à cent pour cent dans ce qu'il fait. »

C'est tout simplement trop beau pour être vrai.

« Ah oui ? C'est drôle mais personnellement je ne l'ai pas trouvé très accueillant. Je ne veux pas l'enfoncer, hein, c'est plus une remarque constructive qu'autre chose. Il y a des clients à qui ça pourrait déplaire. Je suis évidemment pour qu'on aide les personnes dans le besoin, mais encore faudrait-il qu'ils aient en retour le sens du service. »

L'employé est déstabilisé par mon commentaire. Oui, je dois passer pour un gros con à ses yeux, mais tant pis, c'est le prix à payer. Il s'absente quelques secondes dans l'arrière boutique, et revient avec un homme se présentant comme le manager. Je l'interromps avant son cirage de pompes.

« Concrètement, est-ce que le rôle d'un pompiste se limite à servir le carburant, ou cela va-t-il quand même un peu plus loin ? »

Vexé, il me demande alors de le suivre pour me prouver le « plus » apporté par ce job, et derrière son masque commercial, je sens que lui aussi vient de perdre tout respect pour ma personne. J'aimerais demander au type de me tenir par la main tant je panique à mesure que nous nous rapprochons de Joël Joyeux, mais ce qui me rassure un peu, c'est que lui aussi semble anxieux à notre approche.

« Joël, nous avons ici un client qui souhaiterait avoir un aperçu de ce que vous apportez à cette station, l'informe le manager. »

Joël Joyeux reste aussi pantois qu'un candidat de télé réalité propulsé dans colloque sur la physique quantique. J'interviens, osant même soutenir son regard plus de cinq secondes (!!!).

« Je pensais que vous proposiez de faire le pare-brise, ce genre de petits suppléments ... »

Je me tais avant que ma voix ne déraile. Joël Joyeux s'exécute à contrecœur. Il commence à saisir ce qui lui arrive. Et je sais qu'il me hait d'avance.

« Avec le sourire, Joël, ça ne fait de mal à personne », souligne le manager.

Et Joël Joyeux n'a pas d'autre choix que de sourire. Et je devine combien il souffre, étant moi-même (grâce à lui !) un spécialiste du sentiment d'humiliation. Mais curieusement ça ne provoque pas en moi l'effet escompté. Je décide alors de passer au cran supérieur en m'adressant au manager.

« Et ça marche aussi pour les enjoliveurs ? Les miens sont un peu sales, et ça serait vraiment agréable si on pouvait passer un petit coup dessus. »

Si Joël Joyeux avait été un personnage de cartoon, à ce moment précis de la fumée serait sortie de ses oreilles. Il garde cependant son sourire forcé et, voyant le visage tendu du manager, m'adresse pour la première fois la parole :

« Mais naturellement, *monsieur*. »

Et il s'agenouille devant moi pour frotter consciencieusement les enjoliveurs de mon crossover avec son chiffon sale et humide. Je vois les muscles de sa mâchoire se contracter. Ça doit lui picoter la nuque, lui qui avait pour manie de me faire ramasser le contenu de ma trousse dans les urinoirs. Juste retour de manivelle ! Ou revanche démesurée ? Je ne sais

soudainement plus. Pourquoi est-ce que je ne suis pas plus heureux alors que j'ai rêvé de cet instant des milliards de fois ? Pourquoi est-ce que j'ai honte ? Pourquoi éprouver ce besoin incontrôlable de frapper un homme déjà à terre ? Un ex-taulard aux cheveux gras obligé de faire le larbin pour survivre, alors que moi j'ai une bonne situation, une grande maison, une grosse voiture, une grosse télé, une femme sublime, un gosse intelligent, et même un golden retriever. Cela ne m'apparaît que maintenant mais, au fond, c'est parce qu'il m'a pourri la vie que j'ai trouvé la motivation et la rage d'arracher ma place au soleil... Mon gamin m'a rejoint, et je vois que la situation le met mal à l'aise lui aussi. Les mouvements circulaires de Joël Joyeux me donnent le tournis. Même l'enfant qui sommeille en moi passe de la jubilation à la nausée. Je pose finalement ma main sur l'épaule de Joël Joyeux.

« Ca suffit, ça ira comme ça, merci. Relevez-vous, c'est bon. »

Il est un peu perdu. Au moins autant que moi. Il se redresse, me rend mes clés et je lui glisse un billet dans la main. S'il est assez perspicace, il pourra lire dans mes yeux que je lui pardonne. Cinq euros et une rédemption, il y a pire comme pourboire. Je ne sais pas si ça valait le coup de jouer les salauds mais une chose est sûre, quelque chose a changé en moi. Vous savez, un peu comme quand vous cherchez le nom d'un acteur durant des semaines et qu'enfin ça vous revient, ce sentiment de paix qui vous envahit ? Et bien multipliez-le par mille et vous saurez ce que je ressens...

Sur le chemin de chez mes parents, la pluie se met à tomber. Un calme étrange règne dans la voiture et je réalise que mon fils est beaucoup trop silencieux. Je tourne la tête et l'aperçois qui me fige, l'air inquiet. Je réalise aussi que ça n'est pas la pluie mais les larmes qui troublent mon champ de vision et que je pleure sans m'en rendre compte depuis cinq bonnes minutes.

« Ça va, papa ? »

Dans un regain de dignité, je renifle bruyamment, essuie mes joues et lui envoie un sourire pour le rassurer. Un vrai sourire.

« C'est rien, t'en fais pas. Des histoires de grandes personnes. »